

BOUDDHA RESTE DE MARBRE

Un roman de la série
« Flâneries aventureuses ».

par
Rémi Anicotte

ISBN : 979-10-359-6381-1

Dépôt légal : 07/2023

Achévé d'imprimer en France

Dans le nord de la Chine, des pilleurs de tombes arrachent du sol une tête de bouddha, mais le brutal trafiquant d'art Marcel Louvart élimine sans scrupule les empêcheurs de tourner en rond.

Deux policières, une française et une chinoise, s'allient pour neutraliser les malfrats. Viendront-elles à bout de cette violence et des circuits de blanchiment ? Et au final, les œuvres enfouies valent-elles la peine d'être protégées ?

Le roman *Bouddha reste de marbre* est une œuvre de fiction qui n'engage en aucune manière les institutions mentionnées.

Les personnages principaux sont imaginaires. En revanche, les références historiques et géographiques sont réelles.

Table des chapitres

Les sculpteurs.....	1
Les parcs de Pékin.....	4
Paris, rive gauche-rive droite.....	8
Les douves nord de Pékin.....	16
L'homme d'affaire collectionneur.....	19
Galerie Great Wall, Pékin.....	22
La tête de Bouddha.....	29
Aéroport Beijing Capital.....	30
Suivi clientèle sur WeChat.....	34
Bureau de la sécurité publique.....	35
Deux anciens du Quartier latin.....	41
Les remparts de la Cité interdite.....	46
Chien et cigale de jade.....	53
Contre les sino-béats.....	54
Les policières.....	60
Le Théâtre de la Ruche à Pékin.....	67
Vernissage.....	70
Pilleurs de tombes.....	74
Funérailles.....	80
Un coup de téléphone.....	82
L'art de la conversation.....	84
La clameur des batailles passées.....	92
Heifu s'en va-t'en guerre.....	94

Retour au point de départ.....	99
Le Pont des miroirs.....	101
Les bronzes du Musée national, Pékin.....	104
Le financement de la recherche.....	107
Virée en train.....	109
Les bambous de Changsha.....	113
Une plaque de cuivre émaillé.....	118
Les tombes de Mawangdui.....	119
La douceur d'un regard.....	124
Capsule temporelle.....	125
L'archéologue et le mécène.....	127
Le puits de Liye.....	130
Sur le Nid d'oiseau.....	137
Lu dans la presse.....	140
Strip-tease.....	142
Père et fille.....	150
Palais d'été.....	154
Vases céladon.....	159
La rue des Légations.....	160
Le plan de la capitaine Shen Mei.....	163
Carrière et loyauté.....	166
Confidences sur l'oreiller.....	171
Rayons d'une librairie.....	173
La pensée binaire.....	177
Un fret très spécial.....	182

Le piège des policières.....	184
L'atelier du faussaire.....	186
De l'art des fous aux <i>Panama Papers</i>	188
La tête de Bouddha mise à prix.....	192
Les mâchoires du piège se ferment.....	193
La chute de Liu Jie.....	196
Inondation à Liye.....	198
Charité bien ordonnée.....	199
Fuite ou créativité.....	204
Les archéologues.....	208
Le regard d'un chat.....	211

LES SCULPTEURS

AN V DE L'ÈRE YUANKANG DE LA DYNASTIE JIN (295
APRÈS J.-C.)

Un homme méditait face à son œuvre dans son atelier situé au lieu-dit de l'arbre au chat.

Mes doigts cisellent la pierre, recréant les traits de mon frère.

Hier son doux sourire s'est éteint, et son corps, laminé par la maladie, s'est lentement refroidi dans mes bras. Je l'ai enterré sur la colline à côté de notre maître lui aussi emporté par l'épidémie. Les rites ancestraux furent accomplis, mais ils ne m'ont pas apaisé.

Maintenant je dois honorer la commande passée par un noble particulier. Il a déjà payé le marbre que nous travaillons ici, plus tendre que le jade, et plus dur que le schiste des montagnes du Gandhara.

Gandhara ! Durant sa jeunesse, notre maître fit un beau voyage. Il partit à l'aube un jour de fin de printemps en suivant l'une de ces caravanes reliant notre pays à l'Occident.

Le voyageur parti du nord de la Chine ne visait pas la lointaine Rome de Gallien fils de Valérien, ni la Perse du roi des rois Chapour. Son objectif était le nord de l'actuel Pakistan et ses artisans anonymes.

Il nous raconta son arrivée en automne à la cité de Taxila, et comment le chef de caravane l'introduisit auprès d'un atelier de sculpteurs.

Face aux artisans du cru, il était réduit au silence parce qu'il ne parlait pas leur langue. Il n'avait que les outils qu'il portait dans sa besace pour justifier de son état de tailleur de pierre.

Les sculpteurs lui présentèrent un bloc de schiste brut et lui firent comprendre qu'il fallait en faire un socle. Il frappa trois premiers coups afin d'évaluer la dureté de la pierre et l'angle d'attaque efficace, puis il s'enhardit et commença son labeur.

Quand la fatigue eut gagné ses bras et ses yeux, il vit que le caravanier était reparti. Ses nouveaux frères le conduisirent au réfectoire partager le repas du soir. La précision de son geste et sa concentration les avaient convaincus de le garder parmi eux.

Les Chinois tenaient en haute estime les sculptures leur parvenant par la Route de la soie. Elles témoignaient d'un style artistique inventé par les Koushans et les Indiens se côtoyant à Taxila à partir du 1^{er} siècle après J.-C.

Leur art fleurit jusqu'au v^e siècle en synthétisant les goûts et les traditions esthétiques des conquérants qui s'étaient succédés à Gandhara. Alexandre le Grand venu de Macédoine avait pris la ville aux Perses en 326 avant J.-C. Neuf ans plus tard, Chandragupta Maurya s'en empara en même temps que du Pendjab. Son petit-fils Ashoka apporta le bouddhisme. Après sa mort, la ville fut conquise par les Grecs de Bactriane, eux-mêmes furent démis vers 90 avant J.-C. par les Scythes. Puis suivirent les Parthes et les Koushans.

Au XIX^e siècle, les Européens parlèrent d'un art gréco-bouddhique en s'attachant au traitement *classique* (comprendre *grec*) des corps et des visages appliqués aux représentations du prince Siddhartha Gautama sur son parcours de l'enfance jusqu'à la bouddhité. Pourtant, l'art du Gandhara n'était pas seulement grec. Sa vitalité provenait de la fusion des techniques et des iconographies hellènes, romaines, iraniennes et indiennes.

Je sculpte Bouddha dans le marbre, moi à qui ma famille et mon maître inculquèrent la méfiance face aux divagations des dévots bouddhistes et taoïstes.

Je reste un panthéiste irréligieux à l'instar de mes aïeux, et c'est le souvenir de mon frère que mes outils inscrivent dans la pierre.

Ce que j'honore est l'engagement vis-à-vis du commanditaire, la mémoire de mon maître et de la lignée de ceux qui lui ont appris. Seul le travail peut calmer mon esprit, pas la foi.

LES PARCS DE PÉKIN

PÉKIN, LUNDI 15 FÉVRIER 2016.

Julien Léger déposa ses bagages dans sa chambre d'hôtel. Il avait dormi durant le vol de nuit, et il ne ressentait pas trop les sept heures de décalage horaire. Surtout, l'excitation du voyage chassait toute fatigue. *Trop content d'être à Pékin !*

Il était arrivé ce matin. La secrétaire de Jacques Blanchet lui avait pris un vol avec un retour modifiable, et elle lui avait versé une avance sur frais en insistant pour qu'il lui ramenât les factures de ses dépenses sur place. Lui s'était occupé des formalités du visa.

Il se déshabilla et enfila une tenue de jogging. Il avait 28 ans, un grand corps mince, le crâne rasé couvert d'un bonnet, un visage que dominaient deux petites oreilles décollées et une large bouche sensuelle.

Devant l'hôtel, il regarda l'azur intense du ciel. Il ne ressentait pas le froid car l'air était sec et il n'y avait aucun vent, un jour d'hiver typique à Pékin.

C'était juste une semaine après le Nouvel an chinois et la ville avait retrouvé son activité habituelle.

Julien entra dans le parc Tuanjiehu par la porte sur le troisième périphérique, il traversa un pont surplombant un lac gelé. Le lac entourait une île surmontée de pavillons et de kiosques, d'arbres et de grandes roches calcaires façonnées par l'érosion. Il aimait venir ici regarder les habitants du quartier pratiquer les arts martiaux ou danser sur la musique de

leurs radios. Et des patineurs sur glace aujourd'hui. Il y avait aussi de vieux messieurs portant des cages à oiseaux couvertes d'une bâche. Ils les accrochaient sur les branches des arbres, les découvraient et les ouvraient pour faire prendre la lumière aux volatiles qui chantaient et virevoltaient autour.

Cette vitalité et l'accent pékinois des conversations le revigoraient.

Il se remémora la suite d'événements l'ayant conduit ici : *Cela faisait trois ans que je n'avais pas vu Jacques. Il m'a recontacté début janvier et m'a confié un livre d'art dont il venait d'acheter les droits en Chine. Je n'en crus pas mes oreilles quand il m'a proposé de le traduire. Il m'a expliqué que la collection qu'il dirigeait avait réalisé de bons profits avec des livres cadeaux sur les voyages et les destinations de rêve, qu'il voulait désormais se diversifier avec une série de prestige sur les antiquités chinoises.*

Quand nous étions étudiants, nous assurions le service de nuit d'un bar du Quartier latin. Lui était en lettres à la Sorbonne, moi en chinois à l'Inalco. Puis il a commencé chez cette société d'édition où il travaille toujours alors que j'enchaînais les boulots d'interprétariat et de traduction, de vente et d'accompagnement.

Il m'a fait signer un contrat prévoyant une rémunération de 6 000 € pour traduire un texte assez court, de quoi payer un an de loyer de colocation. Le bonus était le défrayement d'un voyage en Chine afin d'y rencontrer le rédacteur principal du livre !

Julien quitta le parc par un deuxième pont, et une porte donnant sur une petite rue. Il s'assit dans une gargote où il prit un bol de nouilles en soupe, de quoi se sustenter et s'hydrater. *Le petit-déjeuner idéal avant d'aller courir.*

Il continua sur quelques centaines de mètres jusqu'à atteindre la porte sud de l'immense parc Chaoyang. Ici, il y avait peu de monde et le lieu était parfait pour courir.

Ses foulées ouvrirent sa respiration et réveillèrent ses muscles. Il croisa d'autres rares coureurs, des chats en maraude. Aussi des pies noir et blanc et des agaches bleues qui réparaient leurs nids en haut des arbres nus en prévision de leur saison des amours. Dans le ciel, des cerfs-volants volaient plus haut que des oiseaux.

Il méditait la tâche qu'il avait accepté. L'ouvrage à traduire appartenait à une série qui avait rencontré un certain succès en Chine, en Corée et au Japon. Pour le moment, seule la sortie du premier volume était programmée en France, cependant Jacques envisageait déjà la suite et prévoyait de donner l'entièreté du projet à Julien.

Il repensa à leurs conversations des années plus tôt au Rhum Latin : *Je lui racontais que la traduction était un processus permettant aux lecteurs de percevoir le monde matériel et mental des auteurs. Le traducteur ne traduit pas uniquement des mots, mais surtout du sens. J'ai dû le convaincre pour qu'il me fasse confiance aujourd'hui.*

Il me faudra apprendre pas mal de choses sur les antiquités. Au moins, ce sera plus facile que les manuscrits anciens sur lesquels j'ai planché à l'Inalco. Et cela me changera des traductions de contrats et de textes réglementaires !

Arriva le moment des étirements. Il en retirait la sensation agréable d'individualiser chaque muscle et tendon.

Il retourna à son hôtel se préparer à son rendez-vous de l'après-midi aux Éditions des antiquités. En chemin, il admira les courbes du Centre Phoenix, une élégante composition de métal et de verre qui évoquait, selon l'angle d'observation, un ruban de Möbius ou une bouteille de Klein.

PARIS, RIVE GAUCHE-RIVE DROITE

PARIS, LUNDI 15 FÉVRIER 2016.

Au moins il ne pleut pas, pensa Jeanne Dutilleul, une grande brune dont les formes plantureuses se laissaient voir, peut-être à cause du chaloupé de ses pas, bien qu'elle fût emmitouflée dans une écharpe et une doudoune. Le froid humide mordait son visage et le ciel était couvert.

Elle marchait sur le boulevard Saint-Germain après son déjeuner avec Jacques Blanchet. Elle le connaissait depuis leurs années d'université. Il travaillait désormais dans une maison d'édition.

Elle lui avait parlé en passant d'une enquête sur un trafic d'antiquités chinoises et de son départ à Pékin le soir même. Jacques lui avait proposé d'y rencontrer un de ses amis, un certain Julien Léger parti la veille et qui devait avoir atterri à l'heure qu'il était.

Jeanne était en poste à l'OCBC, l'Office central de lutte contre le trafic des biens culturels. Cette administration utilisait les méthodes de la police criminelle quand il s'agissait de retrouver des œuvres volées. Néanmoins elle éliminait les trafiquants en s'appuyant souvent sur l'aspect financier et fiscal des affaires. Cette fois-ci son service devait collaborer avec la police chinoise. Ses supérieurs y voyaient une occasion de normaliser les relations avec la Chine en matière de patrimoine culturel. Des relations, déjà abîmées en 2008, et encore refroidies en 2015 en raison

de suspicions sur une implication chinoise dans le cambriolage de la collection asiatique de Napoléon III et de son épouse Eugénie au château de Fontainebleau.

Jeanne avait tout de suite accepté la mission. Non qu'elle eût vraiment le choix, pourtant il se murmurait que plusieurs collègues s'étaient démenés afin d'y échapper, rebutés par la pollution atmosphérique, la distance linguistique, les habitudes alimentaires, et l'arbitraire judiciaire. Elle en revanche, sans se sentir particulièrement attirée par la Chine accueillait cette perturbation de son quotidien telle une stimulation vivifiante.

Elle s'engagea dans la rue des Saints Pères délimitant les VI^e et VII^e arrondissements. Elle poussa la porte d'une galerie d'art asiatique. Une employée la salua courtoisement, puis la laissa regarder à sa guise les objets exposés, essentiellement des porcelaines chinoises, des laques japonaises et des sculptures bouddhiques cambodgiennes. Les étiquettes ressemblaient à celles des musées donnant un descriptif de l'objet, et mentionnant son origine géographique ainsi que son époque. Cependant, ici tout portait un prix, qui s'élevait de quelques milliers à plusieurs centaines de milliers d'euros. Jeanne interrogea la vendeuse sur l'authenticité des pièces. Celle-ci répondit que chaque objet était vendu avec un certificat d'expertise établi par des spécialistes et accompagné de résultats d'analyses physico-chimiques. L'acheteur recevait aussi une documentation concernant la provenance de l'objet. Elle précisa que ces documents engageaient la responsabilité de la galerie pour une durée de vingt ou trente ans. Jeanne sourit.